Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 54

Artikel: Lettre Patoise
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248694

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il s'arrêta ; j'attendais intrigué.

— Après tout, il n'est pas mauvais de montrer aux jeunes ce côté de la guerre... Tu ne l'as encore vue qu'à travers le prisme des grandes manœuvres où, tant tués que blessés, il n'y a personne de mort... Tu es brave comme tous les Français, tu ne boudes ni devant l'étape, ni devant la gamelle, tu acceptes gaiement l'obligation de quitter vingt-huit jours ta femme, tes petits, tes affaires, pour prendre le flingot ; et tu iras volontiers, sac au dos, jusqu'à Berlin. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout..... endurcir le corps n'est pas le plus difficile !...

Ecoute :

En 1870, j'avais ton âge, je venais d'achever mon droit et, bien que destiné à une carrière pacifique, je n'en partis pas moins de bon cœur au premier appel de la patrie envahie.

Ma première campagne ne fut pas longue : pris dans la capitulation de Sedan, je fus dirigé sur Magdebourg.....

Cette marche en pays ennemi, non en conquérant, mais en vaincu, sous la conduite de soldats grossiers et brutaux, au milieu d'une population hostile, était particulièrement pénible. Je n'étais pas fort à cette époque et j'enviais l'endurance et la bonne humeur de mes compagnons de misère, vieux soldats pour la plupart rompus à la fatigue, narguant le destin et faisant la nique aux lourdeaux allemands qui nous regardaient passer d'un air goguenard en fumant leurs pipes de porcelaine.

Miné par la fièvre, traînant la jambe et courbant le front, j'avais peine à les suivre, malgré les jurons et les bourrades, et j'entendis un jour une sensible Gretchen dire à l'un de nos gardiens :

— Oh ! celui-là n'arrivera jamais vivant.

Ce à quoi le placide Germain répondit par un haussement d'épaules significatif...

En général, du reste, les femmes étaient compatissantes à notre infortune, elles nous apporteraient des fruits, du vin, du bouillon, des cigares et parfois une parole de douce pitié venait nous réconforter en nous rappelant un peu nos mères et nos sœurs.

Toutes les femmes haïssent la guerre plus encore que l'ennemi..... et elles ont bien raison.

Un soir, après une étape encore plus longue que de coutume, épuisé, à bout de forces, je m'étais laissé tomber dans un fossé et n'attendant plus que la mort, je demeurais insensible aux petites douceurs que les bonnes femmes du village partagaient entre mes camarades.

Tout à coup, l'une d'elle s'écria d'une voix attendrie :

— Comme il ressemble à mon Wilhelm !

Wilhelm, c'était son fils ; c'était moi qui lui ressemblait. Et, à la pensée de le voir en pareil état, des larmes montaient aux yeux de la mère...

Elle me parla avec bonté, mais je restai sourd à ses encouragements, à ses consolations, à ses offres de service. Elle, désolée, insistait maternellement, songeant à son fils, invoquant le nom de ma mère.

Enfin, se penchant à mon oreille :

— Voulez-vous... voulez-vous essayer de la rejoindre ?

Cette fois, je tressaillis et me redressai brusquement.

— Ne bougez pas ! reprit-elle tout bas... On vous sait si faible qu'on ne vous surveille guère ; laissez votre capote à votre place et glissez-vous le long du fossé jusqu'à la maison aux volets verts que vous vayez là-bas, sur le bord de la route, adossée à un petit bois, je vous y attendrai...

Et, s'éloignant sans affectation :

— Ce pauvre garçon est bien malade, dit-elle en passant près du sergent.

Malade ! je ne l'étais plus ! J'avais retrouvé mes forces avec l'espérance. Pensez donc ! Ne plus avoir devant les yeux cette sombre forteresse prussienne qui se rapprochait de plus en plus, mais être libre, retourner vers mon pays, revoir ma mère... J'aurais fait cent lieues marchant vers un tel but.

Et la bonne vieille avait bien su deviner le point sensible, la corde à toucher pour galvaniser un cadavre.

Oh ! cœurs de mères, vous êtes tous les mêmes des deux côtés du Rhin.

Tout réussit à souhait : un brouillard propice protégea ma fuite et j'atteignis bientôt la porte de la vieille dame, qui m'attendait et me fit entrer bien vite.

C'était un logis modeste et décent, d'une propreté scrupuleuse, rappelant nos provinces flamandes. Dans toutes les pièces, le portrait d'un jeune homme de mon âge sous divers aspects : en étudiant d'Heidelberg, en petite casquette et en longue rapière, en paisible promeneur, chapeau de paille et complet de coutil, sa bonne femme de mère au bras se redressant toute glorieuse, enfin en soldat de la landwehr au casque à pointe contrastant avec sa figure souriante.

— C'est mon fils, dit la mère avec orgueil, il serait déjà professeur à l'Université sans cette affreuse guerre... Enfin que Dieu me le rende ! c'est tout ce que je lui demande !

Elle avait éloigné la domestique et me conduisit elle-même à la chambre de l'absent dont elle me fit revêtir les habits.

Puis, bien réconforté, muni d'argent et de quelques provisions, elle me fit gagner l'orée du bois par une porte de derrière, m'indiqua mon chemin et me dit adieu...

Et comme je lui demandai son nom :

— Je suis une mère comme il y en a beaucoup chez vous, sans doute. Puisse l'une d'elles faire pour mon fils ce que je fais pour vous !

Grâce à ma connaissance de l'allemand, je gagnai facilement la frontière et rejoignis le corps de Chanzy. La guerre continuait, je continuais à me battre naturellement sans oublier la bonne vieille de là-bas, toujours privée de son fils comme j'étais privé de ma mère !...

Un soir, notre compagnie fut chargée de déloger quelques Prussiens installés dans une maison forestière nécessaire à nos avant-postes.

C'était au crépuscule, une brume légère enveloppait la campagne ; nous avancions lentement, avec précaution, pour surprendre l'ennemi, et, tout en me glissant dans un fossé, j'apercevais, à travers les arbres, cette maisonnette aux volets verts, calme et paisible comme l'autre, et un involontaire rapprochement se faisait dans mon esprit...

Soudain, à un commandement du capitaine, nous bondîmes vers la maison et, enfonçant portes et fenêtres, nous tombâmes à l'improviste sur les Prussiens occupés à lire, à écrire, à fumer.

Ils essayèrent vainement de résister, en quelques minutes tous étaient en fuite ou morts...

Parmi ces derniers, un avait encore une plume à la main : ma baïonnette lui avait traversé la poitrine.

— Il n'a pas eu le temps de finir son épitre à sa Lisbeth ! dit un Parisien en riant.

— Je jetai machinalement les yeux sur la lettre interrompue...

C'était à sa mère qu'il écrivait.

Et, reportant mes regards sur... ma victime... je vis un grand garçon imberbe à la figure souriante sous le casque à pointe...

Brusquement, ma mémoire évoqua la petite maison hospitalière, la triple photographie que me montrait orgueilleusement la mère :

— C'est mon fils !

Je ne l'avais entrevu qu'un instant, mais je le reconnaissais bien...

Pourtant, je voulais douter... je doutais encore. Je fouillai fébrilement le cadavre... quelques lettres : « Mon cher Wilhelm.... » un portrait : celui de la bonne vieille qui m'avait sauvé de la captivité et de la mort...et dont je venais de tuer le fils !

Mon oncle s'arrêta, jeta son cigare inachevé, signe chez lui d'une profonde émotion.

— Voilà pourquoi je n'aime pas la guerre, mon neveu, dit-il simplement.

Arthur Doubliac.

LETTRE PATOISE

Dâ l'Aidjouë.

El â mitenaint bin coégnu que les lecteurs di *Pays di duemoine* aimant tain iére le patois. I vos veu donc raicontai adjed'heu l'hichtoire d'in djuenne bouebe. Ai y en é que dian qu'el était de A.... les âtres de B.... mais i crai putôt qu'el était de C....

Ai me n'en tchât, di réchte. Cé que sont malins thyiëraint, se soli ios piaît.

Ai y aivai donc enne fois in djuenne bouebe que n'aivai saivu aipare ai iére en l'école : el aivait lai tête in pô dure, ai peu è manquai l'école pu sevent que de réjon. Les poirents ne lo gromoénnint djemais paramoins de soli. C'était dain le temps que lai fréquentation de l'école n'était pe chi survoyië quement mitenain.

An l'aidje de vingt ans, el aiquemancé d'inpô musai que soli ne sairait dinche allai pou lu, à djoué d'adjed'heû.

Ai voyai tot ses caimerades que saivin iére è peu lu, ran.

In djoué qu'ai musai chu soli, è yi vin enne idée « Main qu'è se dié, les véyes dgens bottant des beurliches pou écrire... poquoi çoli ? Bin chure que en c't'aidge li, è ne sain pu iére quand même el airin saivu étain djuenne : el aint to rébiai, ç'â poquoi è ios fâ des berliches po poyai iére. Se t'en aichetô âchi, te porô âchi iére, qu'è se dié. » Sains pu râtai, mon bouebe rite cantre lai velle, è demaindé aipré in mairdchain de beurliches. En entrain, è dié à mairdchain : « Bon vépres monsieur, y vorô des beurliches po iére. Ai vot'service mon aimi ». El en prégnié enne père qu'è yi boté chu le nay, è peu è yi piaice in livre devaint les oeiyes Peutte-vos iére aivo cés-ci ? — Nani, i ne serô — Nos en prenrain des âtres ». Lo mairdchain en pregnié qu'étin dge moiyoue que les premiës, maie lo djuenne bouebe ne saivai aidé iere. Ai y en botté encoi 3, 4, 5, péres chu le nay, main c'était aidé lai même réponse : « I ne serô iére — Ai bin nô vlap essayië les moiyou qui ai dain lai boutiche. Se vô ne saites iére d'aivô cés-ci, ai y ié atre tchose. » Ai yi botté donc ces lunettes chu le nay, en i diaint : « Vô daites churement poyai iére. — Dé nani, i ne serô dro pu iére d'aivô cé ci, que d'aivô les âtres, yie dié le djuenne bouebe — C'te fois-ci, lo mairdchain lo ravoité po tot de bon, è peu yi dié : « Main, mon aimt, crais-bin que vos ne saites pe iére ? — Dé nenâ, réponjé çi djuenne bouebe, s'i saivô iére, i n'airo pe fâte de vos beurliches..... »

L'aidjolat que ne dit pe de mentes

Cote de l'argent

Dorénavant nous publierons deux cotes de l'argent.

Comme auparavant celle de *l'argent fin en grenailles* : en plus, celle de *l'argent fin laminé*, qui est de fr. 2. — supérieure à la première.